

" LES CAHIERS

d'INFORMATION ET LIAISONS OUVRIERES "

Cahier N° 4

MAI 1960

"L'AMERIQUE VUE PAR UN OUVRIER IMMIGRANT "

Un de nos camarades travaillant aux Etats-Unis a rédigé pour ILO le récit suivant :

L'usine où je travaille est une petite usine de la banlieue de New-York (environ 800 ouvriers). Elle n'est donc pas caractéristique de l'industrie américaine, même pas caractéristique des petites et moyennes entreprises de New-York; dans la confection, par exemple, c'est très différent. Il ne faut donc pas déduire de ce que je vais dire que cela se passe en Amérique partout de cette façon.

C'est une usine "indépendante" de l'industrie mécanique qui travaille pour le compte d'entreprises plus importantes. Aussi, ce que l'on y fait est-il très varié. Il y a de très grosses commandes d'une pièce déterminée, une came par exemple, ou au contraire des séries très réduites de pièces compliquées pour des appareils très précis.

EQUIPEMENT:

Quand je suis arrivé, j'ai trouvé des machines et un outillage qui ne différaient pas tellement de l'outillage des usines européennes. Simplement il y avait des presses et des tours un peu plus puissants que ceux que j'avais eus en Europe. Depuis on n'a pas beaucoup modernisé l'équipement. Un certain nombre de machines-outils nouvelles qui sont entrées sont allemandes. Il n'y a pas d'automation. Le genre de travail que nous faisons ne s'y prête pas.

Je n'ai pas eu trop de difficulté à me faire à mon nouveau travail. Le plus difficile ce sont les forets qui ont des dimensions qui diffèrent les uns des autres de 1/64 de pouce et qui sont désignés par des lettres et des numéros. Il faut constamment se reporter à des tableaux.

HABILETE PROFESSIONNELLE ET CONNAISSANCES:

Pour les connaissances, j'en avais plutôt plus que les "toolmakers" (outilleurs) qui travaillaient avec moi. En général ils ne se cassent pas la tête. Ils font ce que le "foreman" (contremaître) leur dit de faire, sans chercher si c'est bien ou si ça pourrait être mieux. Surtout, ce qu'ils veulent, c'est "pas d'histoires". Il y en a un qui, lorsqu'on lui donne des instructions, demande toujours un croquis pour être couvert en cas de contestations ultérieures. Par exemple pour travailler les aciers durs

où il faut de tous petits angles de coupe, ils ne sont pas à leur aise. Actuellement quand ils ont un réglage de ce genre, souvent ils viennent me voir. Il y a pourtant des diagrammes très commodes pour calculer ces angles et, en France, dans certaines usines où j'ai travaillé, on en trouvait partout dans l'atelier des outilleurs. Beaucoup de professionnels manquent aussi des quelques connaissances théoriques élémentaires qui nous servent parfois dans notre métier. Notamment quelques notions de trigonométrie. Ce qui me frappe, c'est qu'ils ne cherchent pas à acquérir ces quelques notions. Il y a cependant beaucoup plus de facilités à New-York qu'à Paris comme cours du soir pour les adultes, mais les ouvriers en ont tellement marre de l'usine que le soir, lorsqu'ils en sont partis, ils ne veulent plus rien faire qui leur rappelle.

ORGANISATION DU TRAVAIL:

Comme je l'ai dit, le travail consiste à fabriquer des pièces métalliques plus ou moins compliquées, en grandes ou en petites séries. Les machines-outils que l'on emploie sont très hétéroclites. Il y en a de vieilles qui servent à faire les travaux ayant de grandes tolérances, il y en a de beaucoup plus précises. Les réglages des machines sont faits par des régleurs qui, le reste du temps, viennent vérifier si les pièces sont bien à la cote voulue. Parfois c'est également nous, les outilleurs qui réglons les machines. Le travail d'exécution est fait par les "machinists" (l'équivalent des O.S. sur machines françaises). Ils sont peu qualifiés. On les déplace d'une machine à l'autre suivant les besoins. L'encadrement et le personnel qualifié est en petit nombre: pour 200 ouvriers qui travaillent à la production, il y a un ingénieur, un "chef économique", deux "foreman", un dessinateur, deux régleurs, et quatre outilleurs. Le patron est un avocat qui n'y connaît pas grand'chose mais qui a l'intelligence de nous foutre la paix.

On ne constate d'ailleurs que très peu d'efforts pour la rationalisation du travail. Par exemple quand on fait une pièce, au lieu de réduire le plus possible les passes de finition faites avec du matériel de précision, travail qui coûte très cher, on ne dégrossit la pièce que très sommairement, ce qui oblige à un long travail de finition. J'ai eu l'occasion de parler avec le "chef économique". C'est un homme simple avec qui on peut parler. Je lui ai fait remarquer qu'une certaine pièce avait une forme bien trop compliquée pour ce qu'on voulait en faire. Il m'a dit: "c'est vrai, mais si on la simplifie, on aura moins de travail à faire dessus, et on gagnera moins d'argent".

Du bas en haut de l'échelle, on a l'impression que tout le monde s'en fout. J'ai également parlé avec un contremaître qui va une fois par semaine assister à une réunion organisée par la principale firme pour qui nous travaillons. Il m'a avoué qu'on y passe les trois-quarts du temps à parler de base-ball, de pêche ou de maisons. Il y a une pièce que nous avons fabriqué en très grande série pendant trois ans de suite. Un jour nous avons su qu'elle ne faisait pas l'affaire. On s'était trompé en nous donnant les cotes....

C'est comme cela, parce que les firmes pour lesquelles nous travaillons doivent être plus ou moins à l'abri de la concurrence et doivent sans doute avoir d'énormes marges de bénéfices. Les sous-traitants en profitent. Dans d'autres industries, c'est différent, notamment dans la confection, où la concurrence entre entreprises est dure et les prix très serrés. En France, j'ai constaté la même chose: il y avait des boîtes où la pression patronale était très forte, d'autres où l'on prenait le travail beaucoup plus à la bonne.

La discipline n'est pas très rigoureuse. On pointe, mais en général, la direction ferme les yeux sur les légers retards. L'essentiel, c'est que la production sorte, pour le reste, on n'est pas trop regardant. Nous, les outilleurs, nous avons notamment la possibilité de nous dégager d'une machine à l'autre et ça nous permet d'échanger quelques mots avec les copains.

On arrive à l'usine à 7h30 et on en repart à 16h. A 10h on arrête 1/4heure pour boire le café. Ce n'est pas prévu dans le contrat collectif: ça fait partie des "avantages acquis", des habitudes de la boîte. A midi on arrête une demi-heure pour manger. On mange dans l'atelier même ou à la cantine qui est organisée comme un self-service. On peut avoir du café et du thé. Il y a aussi un appareil automatique qui distribue le coca-cola. On le paye 5 cents (25f) au lieu de 10 cents en ville. Quand il fait très chaud le patron nous donne à boire gratuitement.

Le congé payé dépend de l'ancienneté: 3 ou 4 jours par an pour les nouveaux arrivés, 15 jours (c'est-à-dire trois semaines avec les samedis et les dimanches) pour les très anciens.

En principe, on ne travaille pas le samedi, mais, pour augmenter leur paye, beaucoup d'ouvriers viennent faire des heures supplémentaires le samedi matin. Ils sont payés au tarif majoré même s'ils n'ont pas fait 40h dans leur semaine. C'est un des "avantages" de la boîte. Un autre avantage que j'apprécie plus, c'est que l'on n'est pas obligé de faire des heures supplémentaires. Dans certaines usines le contrat collectif prévoit que l'ouvrier ne pourra pas refuser de faire des heures qu'on lui demande. Chez nous ce n'est pas le cas. Ainsi je fais 40h par semaine, c'est bien assez.

SALAIRES:

Chez nous, personne ne travaille aux pièces. On est tous payé à l'heure sans boni, sauf pour les heures supplémentaires. J'ai entendu dire que dans certaines usines, pendant la crise, on était revenu au salaire au rendement. Mais je n'ai pas de précisions.

Le salaire minimum fixé par la convention collective d'établissement est de 1 dollar 25 de l'heure (environ 600 Frs). Les manoeuvres et les O.S. se font environ de 1,25 à 2 dollars, les professionnels de 2,30 à 3,25 dollars. Dans chaque catégorie les différences sont fonction du genre de travail qu'il y a à faire et de l'habileté professionnelle ("job evaluation"). Par exemple pour les O.S. 1,25 dollar est la paye d'un ouvrier dont le travail consiste à approvisionner et surveiller la machine, 2 dollar est la paye de celui qui travaille sur une machine où il faut faire plusieurs opérations, changer les outils, etc... Pour les outilleurs, cela dépend de la façon dont on se défend individuellement auprès du patron et du plus ou moins grand besoin qu'il a de vous.

LES OUVRIERS:

Le recrutement est très mélangé. Il y a beaucoup d'immigrants qui ont débarqué en Amérique depuis peu. La plupart ne parlent presque pas américain. L'autre jour j'expliquais à un Italien de ne pas prendre la boîte (box) en carton que j'avais mise de côté. Il ne comprenait pas. Il ne connaissait même pas le mot "box". Tout le monde réussit quand même à se débrouiller. Au moment du repas les gens se regroupent par nationalité: il y a le coin des allemands, celui des Italiens. Dès le repas terminé, les cartes sortent, et des parties acharnées commencent.

Il n'y a pas de femmes, seulement une négresse chargée du contrôle des pièces. Il y a trois autres nègres, sans qualifications, mais pas de Porto-Ricains. Ces derniers jusqu'ici étaient surtout employés dans les travaux les plus mal payés mais ils commencent à s'introduire dans l'industrie mécanique.

Il y a une assez grande camaraderie, même avec les nègres. On s'appelle par nos prénoms. Quand l'un de nous apporte un gâteau, il le partage avec ses camarades d'équipe. Quand il y a une naissance ou un mariage, tous les ouvriers de la production se cotisent et donnent 1 dollar. Mais à côté de cette solidarité ouvrière, il y a un individualisme emprunté aux bourgeois. On ne prête pas volontiers ses outils, et on tient secret les tours de main et la paye. Il y a une assez grande méfiance. Sans doute il ne faudrait pas grand chose pour changer cette mentalité là. Quand je suis arrivé j'ai dit à mon voisin, quelque temps après : " je gagne tant, et toi ? " Il a été étonné, mais il m'a dit combien il gagnait. Maintenant, il a complètement confiance en moi.

J'ai dit que dans les rapports entre ouvriers, il n'y avait pas de racisme. Pourtant les préjugés racistes sont puissants. On l'a vu au moment de Suez, beaucoup d'ouvriers ont manifesté dans les conversations, leur sentiment anti-juif. Egalement quand un étudiant nègre a jeté il y a quelques années, de la soude caustique sur un blanc : les ouvriers ont parlé dans un sens anti-nègre. Mais ils n'ont pas changé leur attitude vis à vis des nègres de l'atelier, comme si ceux là étaient des nègres à part.

Le niveau intellectuel est particulièrement bas. Plus bas sans doute que dans les usines françaises où j'ai travaillé, surtout celles où il y avaient des vieux syndicalistes qui avaient connu les luttes d'autrefois. Tout au long de la journée les ouvriers jurent. On entend sans cesse des "shit" (merde) et des "foken" (foutre). Les conversations, quand il y en a, tournent presque toujours autour du base-ball, de la maison, de l'auto et de la télévision. Un grand plaisir quand on le peut, c'est de fabriquer en douce de petites choses pouvant servir dans la maison.

Plus encore qu'en France ou qu'en Allemagne, on a l'impression que les ouvriers détestent leur travail. Un reporter dans un article que j'ai lu, disait que les ouvriers ont tendance à se révolter contre ce qu'ils font, et il s'étonnait qu'à la longue, ils ne s'y habituent pas. C'est pourtant ainsi, l'ouvrier qui travaille près de moi, et qui a près de 60 ans, ne s'y est pas encore habitué.

LES SYNDICATS ET LES LUTTES :

Nous sommes tous syndiqués. C'est obligatoire pour pouvoir être embauché. (système de l'union shop). En principe, on peut appartenir à n'importe quel syndicat (il n'y a pas de "closed shop"). Mais en fait il n'y a qu'un seul syndicat, L'Electrical Worker Syndicate, affilié à la Centrale C.I.O. (comparable à la C.G.T., mais pas influencée par les communistes). La cotisation n'est pas hiérarchisée. Elle est de 4 dollars par mois pour tout le monde, c'est-à-dire l'équivalent d'une ou deux heures de paye suivant la catégorie. Les cotisations sont collectées par les délégués appelés "shop-stewards" comme en Angleterre. Ils sont élus en principe tous les ans, par l'ensemble des ouvriers de la production à bulletin secret. N'importe qui peut se présenter. Mais en fait, il n'y a pas beaucoup de candidats, ne serait-ce que parce que beaucoup d'ouvriers ne parlent pas l'Américain. Un des délégués est un nègre. Ils continuent à travailler et leur activité syndicale est très réduite. Ils interviennent pour régler les petits incidents. Par exemple il y avait un groupe d'ouvriers qui taquinaient un camarade et qui allaient un peu fort : un des délégués (il y en a trois en tout) est intervenu.

On ne voit les permanents qu'une fois par an, au moment du renouvellement du contrat d'entreprise. Il y a alors un "shop meeting" (assemblée générale des ouvriers) et le délégué de la direction syndicale indique quelles revendications le syndicat se propose de poser. En principe c'est l'occasion pour les ouvriers de donner leur avis. En réalité cet avis ne compte guère. Par exemple, la dernière fois, les ouvriers réclamaient une augmentation de salaires de 25 cents (un peu plus de 100F de l'heure), mais le syndicat a dit que ce n'était pas opportun, qu'il n'aiderait pas les ouvriers s'ils se mettaient en grève pour une telle revendication, et qu'il valait mieux demander une amélioration de l'assurance maladie et de la retraite vieillesse. Les syndicats et le patron préfèrent ce genre de revendications qui portent sur ce qu'on appelle ici "les fringe benefits" (avantages accessoires). En effet, comme se sont les syndicats qui gèrent les caisses, ça leur donne des fonds à gérer et une raison d'être. Quand au patron, il compte sur la dévalorisation lente du dollar pour alléger ses charges futures.

En dehors de ça, le syndicat ne fait rien. Au moment de la grande grève de l'acier, il n'a même pas organisé une collecta dans l'usine bien que les ouvriers des aciéries soient affiliés à la même centrale que nous.

Depuis 6 ans que je suis dans cette boîte, il n'y a pas eu de mouvement collectif de revendication. Il faut dire que le travail n'a jamais manqué et qu'il n'y a pas eu, de la part du patron, comme dans certaines grandes usines, d'efforts de rationalisation entraînant des licenciements et des augmentations de cadences. Pour les salaires on s'aligne sensiblement sur les salaires pratiqués dans l'industrie. Et puis on se défend individuellement. Quand quelqu'un considère qu'il est trop mal payé, il prend son compte et va ailleurs.

En dehors de la vie à l'usine, il y a des choses qui m'ont particulièrement frappé aux U.S.A. le gangstérisme, la question noire, la misère de certaines couches de la population.

LE GANGSTERISME

La vie de beaucoup d'Américains de New-York est empoisonnée par le gangstérisme, la délinquance juvénile et la corruption.

Voici quelques faits.

A mon arrivée en Amérique j'étais dans une usine, pas celle-là mais une autre, depuis quelques jours et pas du tout au courant des habitudes. Un matin je vois arriver une sorte de policier armé qui s'avance vers moi accompagné par le contremaître. Arrivé à quelques pas, le contremaître me montre du doigt et dit : "c'est lui". Aussitôt je pense : "bon, voilà déjà les ennuis avec la police." Et puis je vois le prétendu policier qui sort de l'argent d'une sacoche et me le tend. C'était ma paye. C'est comme ça que font beaucoup de petites boîtes. Les hold up sont si nombreux qu'elles préfèrent confier la paye à une entreprise spécialisée organisée à la manière de la police.

Dans la banlieue de New-York où nous vivons, il y a constamment des cambriolages et des agressions nocturnes. Beaucoup de gens n'osent pas sortir seuls la nuit venue. Dans les grands immeubles les parents hésitent à envoyer leurs enfants tous seuls dans les ascenseurs à cause des agressions. Parfois on signale des viols dans

les stations de métro (il n'y a pas d'employés dans les stations, tout est automatique, et la nuit les métros ne passent que toutes les 20 minutes). Mon fils a été lui-même victime d'une bande de jeunes gangsters. Un samedi après-midi il partait au patin avec un camarade et devait traverser un parcassez fréquenté. Au détour d'une allée ils sont accostés par 3 garçons à peine plus âgés qu'eux qui leur montrent un revolver et les amènent à l'écart pour leur prendre la menue monnaie qu'ils avaient sur eux. Puis, pour éviter qu'ils donnent l'alerte, ils les conduisent au métro, prennent un billet pour eux, les poussent dans les tourniquets et s'éclipsent dans la foule.

Un jour j'ai aidé une femme noire de Haïti que je connaissais et qui parlait français à changer d'appartement. Elle allait habiter en bordure d'Harlem. Il fallait voir cet appartement. La pièce unique avait été divisée par une cloison de papier à mi-hauteur et meublé d'un divan infâme, pour qu'on puisse lui faire payer un loyer de deux pièces meublées. De l'eau suintait du plafond. Je suis allé dans le couloir. Il faisait chaud. Toutes les portes étaient ouvertes et l'on pouvait voir des familles entassées dans des pièces étroites. Il y avait un seul cabinet pour tout l'étage, d'une saleté repoussante. Tout cela est en contradiction avec les lois. Quand il y a une inspection à la suite de plaintes, c'est un homme de paille, le "superintendant" qui écope, le propriétaire s'en tire indemne et continue sa surexploitation.

La personne qui partage notre appartement est assistante sociale. Elle nous raconte ce qu'elle voit et la corruption qui règne dans les services de l'Assistance Publique. C'est une administration bureaucratique qui donne l'impression que tout homme est comme un moucheron pris dans une énorme toile d'araignée.

On m'a également cité le cas d'un pharmacien qui, à la suite d'un "slump clearance" (nettoyage d'ilôts insalubres) d'un quartier habité par des Porto-Ricains est allé à nouveau s'installer dans un quartier de Porto-Ricains. On lui a demandé pourquoi il n'en profitait pas pour aller dans un quartier moins mal famé. Il a répondu que là il faisait 300% de bénéfices sur ses drogues, alors qu'il n'en ferait que 50% ailleurs....

LES NOIRS ET LES PORTO-RICAINS

Les gens de couleur vivent une existence très difficile même à New-York, où il n'y a pas officiellement de ségrégation. Ils ont les emplois les plus mal payés. Dans un hôpital où ma femme a travaillé quelque temps, les plongeurs Porto-Ricains gagnaient 30 dollars par semaine, ce qui est absolument insuffisant pour vivre. Ils volaient tout ce qu'ils pouvaient, les serviettes en papier, les cuverts, les restes de cuisine. J'ai connu un Noir qui pour une chambre payait 20 dollars par semaine, alors que je paye à peu près le même prix pour un trois pièces assez confortable. Pour les loisirs, c'est la même chose; les noirs ne sont pas acceptés dans un très grand nombre d'établissements, il ne leur reste que les cinémas et les parcs publics. Le chômage est également plus fort que chez les Blancs. J'ai lu quelque part que pendant la dernière récession, il atteignait 17% de la main-d'oeuvre Noire. L'attitude raciste est très répandue. Même chez les ouvriers blancs qui, plus ou moins consciemment, redoutent la concurrence des Noirs. Sur la route jamais un Noir ne fait de l'auto-stop: il sait que personne ne s'arrêtera.

Ainsi, bien qu'on applique le principe : " à travail égal, salaire égal " les Noirs et Les Porto-Ricains forment une couche de la population particulièrement exploitée qui souffre de vexations permanentes.

LA MISERE ET LE CHOMAGE

La misère est plus répandue aux Etats-Unis qu'on ne pense et j'ai l'impression qu'elle gagne plutôt du terrain: à mesure qu'on détruit des taudis, il s'en forme dans d'autres quartiers. Les Porto-Ricains ont organisé une sorte de marché aux Puces où se négocient les objets volés à quelque 50% au-dessous de leur valeur.

Il y a parallèlement le problème du chômage: en permanence 3 à 4 millions de chômeurs officiels ce qui correspond à une masse flottante de 5 millions de personnes sans travail. Avec 3 millions de jeunes travailleurs qui viennent s'ajouter chaque année à la "force de travail" et l'automation qui gagne lentement du terrain malgré la résistance acharnée des travailleurs et des syndicats, la situation n'est pas prête de s'améliorer. Beaucoup d'observateurs se demandent si elle ne va pas devenir catastrophique d'ici quelques années. Surtout que l'Amérique n'est plus à l'abri de la concurrence étrangère comme elle l'était jusqu'ici. Les deux pays que l'Amérique a le plus aidés se montrent reconnaissants: ils inondent le marché américain de leurs produits. Ce sont l'Allemagne et le Japon. A propos du Japon, il y a une plaisanterie qui circule ici: un Japonais qui se trouve en Amérique cherche un souvenir pour ramener chez lui, mais tout ce qu'il trouve porte l'inscription "made in Japan".

C O N C L U S I O N S

Mon impression générale après 7 années passées aux Etats-Unis, c'est que le capitalisme dans le pays le plus avancé, est loin d'avoir résolu tous les problèmes de la société. Il apporte des satisfactions sur le plan de la consommation à de larges fractions de la population, mais il apparaît incapable de résoudre des problèmes de fond tels que le problème du travail, ou le problème des relations entre les hommes. Et le plus grave, c'est que la culture ne contient aucun élément éducatif portant l'espoir d'une amélioration. Elle renforce les préjugés et l'individualisme sans issue. On camoufle les problèmes en n'en parlant pas, ou comme le font les journaux d'une façon isolée et localisée. Il me semble qu'ils sont tous liés et que la racine c'est le travail industriel lui-même. C'est une sorte de travail forcé, une malédiction. Un ouvrier, qui ne s'est jamais occupé de politique, me disait: "il est possible qu'en Russie le travail soit aussi libre que chez nous". Il voulait dire qu'aux Etats Unis le travail n'est pas libre du tout. Au moment de l'insurrection en Hongrie, un autre ouvrier, lisant ce que son journal disait des conseils ouvriers, me disait: ça c'est réellement la démocratie".

En tout cas dans la situation qu'il y a ici, l'activité politique, telle qu'on la pratique en Europe n'a pas de sens. Les "clichés" révolutionnaires qu'on apporte de l'Europe ne servent pas pour comprendre la situation, au contraire. Au début, j'ai assisté à quelques réunions de groupes d'émigrés de tendances socialistes, mais j'ai vu qu'ils étaient accaparés par les anciens problèmes, et n'abordaient pas ceux qui se posent à nous dans l'Amérique d'aujourd'hui.

Pour le moment, pour moi, il n'y a pas grand'chose à faire. Dans une usine comme la mienne, jusqu'ici la situation ne pousse pas à l'action revendicative et à l'éveil chez les ouvriers d'un intérêt pour les questions "politiques". L'action syndicale est nulle et d'ailleurs, d'après moi, elle ne peut être que réformiste. D'autre part, il n'est pas question de faire un travail d'information comme certains d'entre vous essayent de le faire avec les bulletins ILO. Si des bulletins de ce genre circulaient dans l'usine, je pense que les ouvriers ne s'y intéresseraient pas. J'ai un copain dans le bâtiment, immigré comme moi, mais depuis plus longtemps. Il a cherché à regrouper quelques ouvriers pour discuter, et faire quelque chose. Il n'en a trouvé que deux: de tendance anarchiste-catholique. Un périodique, comme "Dissent" "d'avant-garde," n'a pas de lecteurs ouvriers. Dans les petits groupes socialistes, il n'y a guère que des immigrés politisés en Europe, et des étudiants mais pas d'ouvriers de scuche.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a aucun espoir pour un changement radical de la situation dans un sens socialiste. Des transformations révolutionnaires sont possibles. Car la société n'est pas stabilisée. Elle est travaillée dans ses entrailles par des forces puissantes. Il y a une insatisfaction profonde chez la plupart des travailleurs. Tout cela peut se mettre en mouvement au moment où on ne s'y attend pas. Il n'y a pas de traditions révolutionnaires dans les masses américaines, mais pas non plus de tradition et d'illusion social-réformiste comme en Europe. Cela peut être un grand avantage. Si un jour sous l'effet des tensions que j'ai indiquées ou d'autres, un mouvement social se déclenche, il est possible qu'il devienne très radical, un peu comme en Hongrie, bien qu'avec des raisons différentes, et de bien plus grandes possibilités. Les réserves de jeunesse et de violences que l'on trouve dans la société se manifestent actuellement de façon négative, dans le gangstérisme, et désordonnée, dans les grèves sauvages, Elles ne demanderaient sans doute qu'à prendre des formes positives et harmonieuses si elles en avaient l'occasion.